

Michel Le Bris

N.C. Wyeth

L'esprit d'aventure

Introduction.

C'est par lui qu'un jour, furetant dans le désordre poussiéreux d'un grenier, sous une voile de misaine tachée de rouille, au fond d'une malle ventrue, je découvris Robert-Louis Stevenson. La mer, dehors, grondait sur les galets du Fort, les nuages en passant me chuchotaient par la lucarne de les venir rejoindre, mais plus rien dans l'instant ne compta que le trésor exhumé, et Jim Hawkins découvrant les doublons de Flint dans la grotte de Ben Gunn n'eut pas le cœur plus battant que le mien tandis que je m'aventurais en ces terres inconnues. Les ombres formidables de John Silver, de Billy Bones, de Chien Noir se glissaient hors des pages que je tournais en tremblant, sous les toiles d'araignées luisaient les pièces de huit et la peur me coupait bras et jambes quand les pirates aux yeux fous, couteaux entre les dents, déferlaient par-dessus la palissade du fortin. Pew l'aveugle s'avavançait, la main tendue, sur la route de l'*Amiral Benbow*, des yeux de poule se collaient aux carreaux de la salle, qui me dévisageaient, aujourd'hui encore il me semble entendre le tap-tap du bâton de l'aveugle sur le sol gelé, le coup violent à la porte de l'auberge, le souffle pressé de Billy Bones. Combien de fois me suis-je réveillé en hurlant, les pirates étaient là, qui allaient m'emporter — mais le jour revenu, dès l'aurore, je partais à leur rencontre, vers la pointe du Fort, fouillait les plis secrets du Crapaud, me perdait dans la dentelle de pierre des aiguilles de Primel, et l'émotion qui me saisit, aujourd'hui encore, quand je retrouve la baie de Morlaix, dans le Nord Finistère, tient pour une part à ce que j'y ai peuplé chaque rocher, chaque cache, chaque grotte et jusqu'aux bourrasques de vent, de mes rêves d'aventure. L'île Stérec, vers laquelle je cinglais sur le modeste *Courlis*, canot à misaine sans dérive, en compagnie des Andrieu, mes frères en abordages (notre Club des Cinq comptait en fait six membres) l'île Stérec, donc, ne pouvait qu'abriter les restes du trésor que nous allions transformer sans tarder en confiseries à l'épicerie de Janine Larhantec, le vent s'engouffrait en hurlant dans la baie, faisait trembler les volets clos, les falaises de Samson se couronnaient d'écume et j'étais Alan Breck, sur la dunette du *Covenant*, sa claymore à la main, qui massacrait ses ennemis en fredonnant son chant de guerre, tandis que le château du Taureau, massif, qui barrait l'entrée de la baie (« S'ils te mordent, mords-les ! ») était évidemment Bass Rock, où David Balfour attendait que nous venions le délivrer des griffes des méchants...

Treasure Island, The Black Arrow, Kidnapped !, David Balfour... que faisaient là leurs éditions américaines par Scribner's, datées des années 1920 ? Mystère. Dans une commode aux portes baillantes s'empilaient des collections des *Veillées des Chaumières*, du *Journal des Voyages*, *Le Rhin* de Victor Hugo, quelques romans de Jack London et de James Oliver Curwood. Tout ce fatras avait été laissé là en dépôt par une vieille dame, à la suite je crois d'un revers de fortune — mais il est vrai

que son mari défunt, marchand de bois précieux, avait couru le monde. Les textes en anglais me paraissaient d'autant plus chargés de mystères et de promesses que je ne pouvais les lire : et j'avoue une pointe de déception lorsqu'enfin je trouvais *l'Île au trésor* dans la Bibliothèque Verte, comme si le mystère, d'être enfin éclairci, perdait de son charme. C'est donc bien à travers les illustrations de ce mystérieux N. C. Wyeth que j'ai rêvé les personnages de Stevenson. Et c'est à travers ses illustrations qu'encore aujourd'hui je les vois.

La qualité des reproductions était bien éloignée de celle à laquelle nous sommes aujourd'hui habitués mais il n'empêche : ces images jaillissaient des pages du livre, pour prendre possession de vous et ne plus vous lâcher. Un grand chagrin fut de les perdre, quand à l'âge de 14 ans je dus quitter mon petit coin de Bretagne pour le pensionnat du lycée Hoche, Versailles. À mon premier retour, aux vacances d'été, les livres avaient disparu. Mais telle était leur obsédante présence que je n'en continuais pas moins, tandis que je pénétrais plus avant dans l'œuvre de Stevenson, de lire celle-ci à travers le regard du maître américain. Et il est probable que j'ai dû imaginer certaines des illustrations dont j'étais le plus assuré, mais qui de toute évidence, ayant exploré aujourd'hui toutes les sources, musées, bibliothèques n'ont eut d'autre existence que miennes...

Nos retrouvailles furent un choc. Parti en Californie dans l'hiver 1981 sur les pas de quarante-huitards français chercheurs d'or avec en tête le projet d'un roman, mon voyage peu à peu avait dévié, et j'avancais avec le sentiment troublant d'être tiré par la main. Par qui ? C'était tout le mystère. Chaque jour était une découverte, les hasards s'enchaînaient avec une telle force que j'en étais venu à me laisser guider par eux. Laisant mes chercheurs d'or en leur Sierra Nevada, pris d'une impulsion que je m'expliquais mal, j'avais gagné Monterey, aux rives du Pacifique. Quelques jours de flâneries me disais-je, sur les pas de Steinbeck, dans le souvenir des ouvrières de la rue de la Sardine et de ses *paisanos* chevaliers de la Table Ronde — à peine étais-je arrivé que je tombais sur une « Stevenson house ». Qu'était venu faire ici l'écrivain écossais ? La plupart de ses biographes en parlaient peu, ou mal, quand chaque jour d'enquête me démontrait que ce voyage avait été décisif : un autre Stevenson était né ici, qui dès son retour en Europe allait produire chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre. À commencer par *L'île au trésor*.

L'île au trésor... Je retrouvai dans les archives du *Monterey Californian* un article de lui, *Hidden Treasure*, sur une chasse au trésor à Point Lobos, une presqu'île au sud de la ville, passé Carmel — Point Lobos qui bruissait littéralement d'histoires de pirates, de trésors cachés, dont celui de Francis Drake, m'assurait-on, contre toute évidence. Point Lobos, où Stevenson aimait se promener avec Lloyd, le fils encore enfant de cette Fanny Osbourne qu'il allait épouser, en lui inventant des histoires de pirates, de trafiquants chinois, de chasseurs de baleines. Et c'est pour cet enfant encore, quelques mois plus tard en Écosse, qu'il avait imaginé d'écrire *l'Île au trésor*. Dont la carte ressemblait à s'y méprendre à celle de Point Lobos. Pas de doute : cette presque île, devant moi, si semblable

aux descriptions du roman, était bien l'île au trésor de Stevenson. Et sa recherche, à travers mes rêves d'or, était depuis le début, sans que je m'en sois douté, le véritable but de mon voyage.

...Plus encore que je n'imaginai. En quête de documents, je pouvais jusqu'à la Huntington Library, à Pasadena, coffre miraculeux blotti en un jardin aux cent merveilles. Et là, dès l'entrée, tapant de son bâton le sol gelé, bras tendu comme s'il venait vers moi, terrible, avait surgi Pew l'aveugle. Pew revenu de ma lointaine enfance, qui m'avait attendu tout ce temps ! L'affiche, à la porte vitrée de la boutique, annonçait la réédition à l'identique, mais avec une qualité parfaite de reproduction, cette fois, de la légendaire édition Scribner's de *Treasure Island* illustrée par Wyeth. Quelques semaines plus tard, à la Beinecke Library de l'université de Yale, sur le Côte Est, je trouvais une lettre de Stevenson à son ami Colvin qui confirmait mon intuition : l'île au trésor lui avait bien été inspirée par Point Lobos. Mais l'émotion ressentie ce jour-là n'égalait pas celle éprouvée à la Huntington Library, face à ce Pew surgi devant moi : ce jour-là, oui, quelque chose se bouclait, j'avais retrouvé *mon* île au trésor et avec elle m'étaient rendus mes royaumes d'enfance.

De ce Newell Convers Wyeth — puisque tels étaient les prénoms qui se cachaient derrière ces initiales, « N.C. » — il me fallait dès lors tout savoir, trouver tous les livres qu'il avait illustrés, et d'abord *The Black Arrow*, *Kidnapped !*, *David Balfour*, les Stevenson de mon enfance. Las, ce *Treasure Island* ressuscité était le seul disponible, ceux que je retrouvais à la Huntington étaient des éditions originales aux reproductions bien pâles en comparaison, comment avais-je pu être à ce point impressionné, jadis ? Mais quand la passion vous tient... Elle devait me faire traverser l'Amérique jusqu'au musée de Chadds Ford, Pennsylvanie, sur les rives de la Brandywine, qui lui était pour l'essentiel consacré, à lui et à sa descendance. Où Pew m'attendait de nouveau. Mais « en vrai », cette fois, grandeur nature. Ce bon géant de N.C. Wyeth était décidément « bigger than life » dans tous les sens du terme : ses « illustrations » étaient des peintures à l'huile d'un mètre 20 sur un mètre ! Et glissant d'une œuvre à l'autre il me semblait que chaque personnage me faisait signe, comme s'il me retrouvait. Je me retrouvais dans mon grenier, le cœur battant, tandis que mes fantômes reprenaient vie, en silence m'entouraient et j'étais Jim Hawkins caché dans son tonneau, qui entendait résonner la voix de John Silver — « Non, pas moi, Flint était capitaine. J'étais quartier-maître, à cause de ma jambe de bois »

...

Il me fallut bien des années encore pour exhumer son œuvre, colossale (plus de 4 000 œuvres !) retrouver ses toiles dispersées, me plonger dans l'énorme massif de sa correspondance qui me racontait un bien étrange « roman familial », recomposer l'histoire de cette « école de la Brandywine » rassemblée autour du maître Howard Pyle, qui marqua un véritable Âge d'or de l'illustration américaine, et dont N.C. Wyeth fut incontestablement la figure majeure, d'une puissance visionnaire telle qu'elle continue d'inspirer aujourd'hui de jeunes artistes. Maxfield

Parrish, Harvey Dunn, Dean Cornwell, Philip Russell Goodwin, Walter Everett, Frank Earle Schoonover, tant d'autres : ici, dans un esprit par bien des aspects proche de la confrérie des Nazaréens allemands et des Préraphaélites anglais, tenta de s'élaborer un art pictural véritablement américain.

Rentré en France, je m'étais mis en tête de le faire découvrir. Aux États-Unis le succès de cette édition du Centenaire, prévue au départ pour les « happy fews » avait été un tel succès que Scribner's, volume après volume, sans que faiblisse l'intérêt du public, entreprenait la réédition de la collection complète des livres illustrés par le maître. En 1978, une monumentale exposition, non seulement des œuvres de Newell Convers mais aussi de son fils Andrew et de son petit-fils James, faisait le tour du monde, Russie, Japon, Angleterre — en oubliant la France — partout saluée comme la découverte d'un génie oublié de l'illustration. Il ne fallut pas longtemps, de mon côté pour convaincre Jean-Pierre Sicre, à la barre des éditions Phébus, et bientôt les couvertures de la digne maison commencèrent à ressembler à un catalogue raisonné des œuvres de Wyeth : *Moonfleet* de John Meade Falkner, *Les pirates* de Gilles Lapouge, *La compagnie blanche* de Conan Doyle, *La flèche noire* de Stevenson — la liste en est longue, et ma gratitude à son endroit, même s'il lui arrivait, pressé par le temps de « travailler » au cutter mes précieux exemplaires, reste infinie de m'avoir permis ainsi, travaillant à ces livres, d'habiter de nouveau, à travers eux, mes royaumes d'enfance.

En concevant cet album, il me semble du même coup rembourser une dette...